

**ALAN
MOORE
LA VOIX DU FEU**

 **HÉLIOS**

LA VOIX DU FEU

(EXTRAIT)

© **Éditions ActuSF**, collection Hélios, mai 2015
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-917689-88-2

LES CHAMPS DE CRÉMATION

2500 av. J.-C.

En flottant loin de moi au fil du courant, on pense à une grande main blanche qui traîne ses doigts à travers l'eau couleur grenouille, avec des touffes de poil noir qui poussent entre eux.

« Tu vas vers le sud jusqu'à Pont-dans-la-Vallée ? Nous pouvons y aller ensemble pour plus de sûreté », elle dit.

Elle voyage vers son père, qui est en train de mourir, et elle me dit que c'est un habile-homme qui vient un Été, il y a longtemps, d'en haut de la piste, de Pont-dans-la-Vallée, passe les grandes Forêts du Nord, et va jusqu'au bord des terres, où commence la mer froide et grise. Là, il fait des enfants à une femme, un garçon et une fille. Emporte le garçon avec lui et laisse la fille derrière. Passent tous les longs Hivers. Elle ne voit pas son père. Il ne la voit pas. Maintenant, il est en train de mourir.

« Pont-dans-la-Vallée ? » ma réponse lui revient. « Oui, c'est sur mon chemin. Il y a un plus-court-chemin par la rivière que nous pouvons suivre, si tu marches derrière moi. »

Autour du cou, elle porte des perles de verre bleu.

On ne le voit presque plus, maintenant, pas plus gros qu'un caillot de frai qui glisse au loin sur le ventre de la rivière, lisse,

vert, gonflé de pluie. Il se prend à la chevelure traînante d'un saule, continue et me laisse en train de retirer mes couvrants parmi les roseaux, qui chuchotent comme des filles de vêt-lage.

« Mes perles de verre te plaisent ? » elle me dit, et me raconte comment, en haut de la piste, après les grandes Forêts du Nord, les hommes font des feux de minerai sur la côte. L'herbe de mer sèche en longues bandes noires sur les rochers glissants, puis brûle à l'intérieur d'un trou de forge dans le sable, au-dessus de quoi se trouve une autre chambre. Là est le minerai, et le cuivre fondu coule, aussi vif que du sang, dans des fentes du sable vers des auges de fonte. Les jus de l'herbe qui brûle se mélangent au sable et se changent en masse lisse autour du feu. Le cuivre la rend bleue, et les jeunes filles les taillent en perles.

« Maintenant, où est ce plus-court-chemin ? elle dit.

— Pas loin, lui revient ma réponse. Pas loin. »

En soulevant mes coudes au-dessus de ma tête pour retirer cette vieille chemise sale, le mouiller sur mes mains coule sur mes bras, aussi vif que du cuivre fondu, entre mes seins. Quand je le lave, accroupie au bord de la rivière, des nuages bruns se déroulent dans le vert qui clapote autour de ma taille.

« Ton père ne te connaît pas, te laisse bébé avec ta mère et ne revient pas. Pourquoi il t'envoie chercher, maintenant qu'il est en train de mourir ? »

Ici, elle tourne la tête vers moi, faisant tinter ses perles, et me dit que son père, en tant qu'habile-homme, a maintes

peaux de terres, et des richesses en plus. Il est possible que son frère, perdu pour elle depuis la naissance, soit mort ; ou qu'il se fâche avec le vieil homme malade. Il est possible que son père, sans fils pour partager ses richesses, pense qu'il doit les donner à elle.

Au-dessus de nous, la pluie crépite sur les feuilles. Nous approchons du bord de la rivière.

Pour me sécher, des feuilles mortes qui se fendent, s'émiettent et se collent par bouts sur la peau mouillée, couverte de chair de canard. Au milieu du tas de haillons tachés de noir, la pointe d'un reflet de bronze qui accroche l'œil.

Tends le bras. Mes doigts, en se fermant sur la poignée de bois, tournent une dent de métal froide et plate vers la lumière.

Et l'essuient sur des roseaux tranchants, lames d'herbe sur lame de métal.

« Oh non, elle dit. Oh non, non. Ne fais pas ça.

— Quel est ton nom ?

— Oussine ! Mon nom est Oussine. Oh, lâche-moi. Lâche-moi et ne recommence plus.

— Comment s'appelle le vieil homme ?

— Que lui veux-tu ? Tu ne peux pas me faire dire ! »

L'oreille. Le pouce. Les oiseaux s'éparpillent hors des roseaux dans le ciel dans une panique aveugle, un claquement d'ailes.

« Olune ! Olune, c'est le nom de mon père. Oh. Oh, ce que tu fais. Oh, qu'il arrive une telle chose, à moi.

— Chut. C'est tout. Fais silence maintenant. »

Plus tard, dépouille ses vêtements et la traîne. Le choc morne, profond, dans l'eau, et ma surprise en voyant que la

pluie ne tombe plus. Tout naît pour mourir. Il n'y a pas de femmes-esprits dans les bois. Il n'y a pas de dieux sous la terre.

Elles sont si jolies, bleues sur ma gorge brune comme des flaques sur un chemin. Seules ses chaussures ne sont pas à ma taille, et doivent être pliées dans mon sac, déjà lourd sans elles. Ah, il me tire sur un côté quand je le porte, en retraversant les herbes-qui-piquent et les fleurs-de-chien jusqu'à la piste.

Donc, pieds nus vers le sud et Pont-dans-la-Vallée. Ici, rien d'autre à voir que le sentier devant moi, mes pauvres pieds froids sur lui, ma vue habituelle des choses. La boue, épaisse comme de la crème-de-bœuf, me peint vite en jaune jusqu'aux genoux.

Patauger dans la cendre, enfant, parmi les montagnes des hautes terres. Tout autour, les champs gris, les bœufs avancent dans la poussière jusqu'au poitrail. Une ombre est sur le monde, où le jour vient sans apporte pas de lumière. Le soleil est rare et étrange. Des ciels couleur de veines, en fin de jour. Perçant la couverture de nuages, des rayons verts illuminent des squelettes d'arbres, échine cassée et côtes brisées, blanchis, tordus hors des dunes de poudre.

Nos récoltes sont enfouies. Rien ne pousse, et des nuages pâles, lents, se lèvent à chaque pas. La cendre strie les cheveux cuivre, blanchit la figure des enfants, rend partout amère notre nourriture. Nos animaux deviennent aveugles, les yeux en sang, la partie au centre se voit changée en coiffe gris terne, comme une peau de graisse sur la viande crue.

Nous quittons nos maisons, nos camps, une foule presque aussi grande que quand les gens se rassemblent pour dresser les pierres. Au-delà des bois, ils disent, est une vieille piste droite pour nous guider, maintenant qu'il n'y a pas d'étoiles.

Parmi les cendres, des oiseaux aveugles picorent et hurlent. Nous voyageons vers le sud, certains de nous marchent encore.

Le chemin est plus large, en arrivant par le bord de la rivière. Combien de pieds de morts demande-t-il pour devenir comme ça ? C'est une colère et une misère de penser être un jour dans ma tombe et ce chemin encore là, pourtant. Ses ornières profondes, plus vieilles que nos grands-pères. Ses flaques d'inondation, l'affreuse ligne droite de son cours, encore là. Encore là.

Il monte devant moi, escarpé, ferme sous mon pas, et pourtant marcher est dur. Des cailloux tranchants me coupent les pieds, la boue sèche sur eux pour faire une peau craquelée par le soleil. Passer mon sac d'une main à l'autre, marmonner, me dire de quitter le chemin en haut de cette colline, pour avancer sur l'herbe douce sur les bords, pour descendre par l'est vers Pont-dans-la-Vallée.

La lumière du jour commence à pâlir, et bientôt les fossés au bord du chemin sont piquetés de vert brillant par les vers de feu. Chant de chauves-souris. Appel d'un oiseau aux yeux de nuit. Le bruit de mes pas, claquant dans le crépuscule.

Quelque part en amont, elle file devant moi dans le noir, pas encore gonflée, mais sans couleur. Des escargots sur ses

cuisse. Visage vers le bas, les yeux fixes, regarde le fond de la rivière glisser au-dessous, chaque pierre, chaque algue broutée par les goujons. Des coquilles brisées, et des lignes habiles, fourchues, que des courants invisibles laissent sur le fond lent et lisse. Les yeux morts, qui ne perdent aucun détail.

À l'est, sur le bord. Entre mes doigts de pied, l'herbe fraîche, l'herbe mouillée et finalement, sous moi, des feux dans le noir de la vallée. Un cercle de lueurs mornes, trop peu pour être un vêt-lage. Quoi, alors ? Poser mon sac et enfourcher une branche abattue, mes yeux fixés sur les lumières des feux jusqu'à ce qu'elles deviennent plus claires.

La vue est un sommet de colline, plus loin sur la pente est de la vallée. Un cercle formé par des murs de terre bas et brisés est dressé là, un autre très pareil mais plus petit placé à l'intérieur et, dans celui-ci, un cercle encore plus petit. Ce cercle du centre est sombre, un trou. Les feux, rien qu'une poignée, brûlent dans le plus grand rond au-delà, certains à peine plus que des braises, presque éteintes.

Autour du plus brillant, des gens debout sont réunis.

Prisonnières sous leurs talons, des ombres étirées reculent devant les flammes, mais ne sautent pas, ne dansent pas. Que brûlent-ils, là, si calmes la nuit ?

Mon repos sur cette souche me donne de nouvelles forces, et soulever mon sac une fois de plus semble moins pénible. Debout. Descendre la colline parmi des souches noires à un endroit où on a brûlé tous les arbres. En bas de la colline

coiffée du cercle, sous le vent qui en vient, sont des voix de femmes, qui appellent, mêlées à la fumée.

Non. Non, pas un appel, mais un bruit plus bas qui a moins de sens.

En pied de colline, le sol devient marécage, mais il y a un chemin surélevé qui court vers le sud au fond de la vallée, vers la nuit au-dessus de la ligne des arbres qui luit d'une lumière rouge sombre, un métal qui refroidit et trahit les feux du vîtlage en bas. Une longue marche, il semble, mais qui me donnera du temps pour penser à tout ce qu'il faut faire, et dire, et être.

Oussine. Le mot a un son simple et facile à dire. Oussine. Fille d'Olune. Un nom comme un coquillage abandonné, une coquille. La créature vivante cachée dedans autrefois est partie. Le nom repose vide, creux et inoccupé. Il attend que le crabe logeur rampe dedans pour l'essayer.

Oussine. Nom déserté. Le mien, maintenant.

Devant, le chemin rampe à travers les herbes vers le vîtlage, pour y mourir. Sur sa longueur, sont semés les signes et les rebuts de ce lieu, éclairés en rouge sur un côté par l'approche des feux : une jatte brisée, grise et piquée de taches ; une mitaine ; des silex émoussés ; une petite forme-d'homme fabriquée avec des os de poulet.

Le campement est grand, à demi enclos par un cercle d'épine-noire, amassé en mur. Sa maison-en-rond s'accroupit là, au centre, un géant massif, un collier de torches accroché

autour de ses épaules, sombre au-dessus des huttes qui se vautrent contre ses flancs fumants comme des chiots à la tétée.

Faisant halte pour pisser à distance de la porte nord du vît-lage, j'ai bien la chance de remarquer, pendant que je suis à croupetons en cours de coulée, un jardin de torses, installé près de mon chemin. Transpercés et attachés à des poteaux. Ni membres, ni tête. Sans doute les derniers restes de tricheurs et de voleurs exposés en mise en garde, de lourds drapeaux de viande. La pratique est courante, maintenant, au long de la piste.

Il y a autant de poteaux que de pattes sur un chien, et tous sauf un portent des femmes. Non. Non, celui de ce côté peut être aussi un homme, vu de plus près. Mangés par les intempéries et les cochons sauvages comme ils sont, c'est dur à dire. Celui-ci a du poil rouge vif autour du sexe, et celle-là, l'image à l'aiguille d'un serpent marquée sur un sein, l'autre a disparu.

M'essuie la fente avec de l'herbe et tire haut les braies d'Oussine autour de ma taille, rien d'autre à faire que de poursuivre mon voyage, vers les murs d'épines, au noir net contre les feux contenus à l'intérieur. Un nid affreux, pas rempli avec des œufs, mais avec des braises qui couvent dans la nuit.

Pont-dans-la-Vallée. Nom idiot. Il y a une vallée partout autour, mais pas de pont en vue. Mon pari est que les vît-lageois de ce campement ne l'appellent pas du tout par ce nom. Mon pari est qu'ils appellent leur endroit « le Vît-lage », comme tous les autres pense-lourd dans leurs campements de pense-lourd au long de la piste. « Hé, la vie est bonne ici

au Vît-lage, non, ma vieille ? » « Oui, ce peut être, mais elle est meilleure dans un endroit au nord qu'on appelle le Vît-lage, où vit le peuple de ma mère. » « Bah, le Vît-lage est un bon endroit quand tu veux des bœufs, mais quand tu veux des cochons, il est mieux d'aller au Vît-lage. » « Nous devons demander à mon frère de décider. Il ne vit dans aucun de ces endroits, mais dans un campement, au sud. Il porte un nom au son bizarre et lointain qui échappe à mon souvenir, mais il peut être «le Vît-lage», maintenant que j'y pense. » « Voilà un nom comme on n'entend pas souvent ! »

De l'autre côté de la mer, près du bout du monde, où sont les hommes noirs, il y a des campements avec des noms différents en des langues différentes, et tous veulent dire vît-lage. Il y a des vît-lages sur la lune, ces cercles de huttes qu'on peut voir quand elle est pleine.

Mes noms sont meilleurs, fabriqués avec les débits et les peines que ces petits trous à maladies rassis et puants me donnent dans mes voyages : le Val des Enfileurs-d'Animaux et Petit-Tas-de-Fumier. Loucheurs-en-palus. La Colline de Pointe-sa-Sœur et les Prés des Gros-Culs.

Pont-dans-la-Vallée ? Non. L'endroit mérite mieux, comme nom. Trompe-les-aux-marais, avec de la chance.

Ou Meurtre-dans-la-Boue.

À la porte plus au nord, une hutte de garde est installée contre la barrière d'épines. Dedans, un grand jeune homme, marqué de rouge de l'œil jusqu'au menton par une tache de naissance, est assis à plumer des oiseaux près d'un homme plus

vieux, son père, ou son grand-père, comme il se peut. Torche allumée, accroupis dans les plumes jusqu'en haut des bottes.

Maintenant, de près, les mains du vieil homme arrivent en vue. Elles tremblent, grelottent d'âge ou de maladie, les phalanges de l'une serrées solidement autour de la carcasse rose pâle, les doigts de l'autre plumant le duvet autour de son cou. Les deux mains sont noires jusqu'un peu après le poignet, pas noires de terre ou brûlées par le soleil comme les marchands venus d'autres pays, mais noires, une vieille tache profonde qui vire au bleu sur ses bords, comme les mains d'un teinturier.

Une pomme de pin sèche s'écrase soudain en éclats sous mon pied nu. Ils lèvent tous les deux les yeux. Le jeune jouede-cerise pose sa volaille à moitié chauve et tâtonne, en cherchant son épieu. Il parle comme pour me remettre à ma place, la voix cassée à demi, dont le son le trahit, si bien qu'il couine alors qu'il veut être sévère. Il ne me regarde pas dans les yeux, mais laisse son regard tomber à mon cou où le feu de la torche pétille bleu sur les perles de verre.

« Que cherches-tu au Vît-lage ? »

Voilà. Le Vît-lage. Hé, mon pari est déjà gagné.

« Mon nom est Oussine. Fille d'Olune, venue ici du Nord pour voir mon père, qui est malade. Qui va me conduire à lui ? »

Face-en-feu se tourne vers le gardien de la porte plus vieux assis à côté de lui, ses mains noires frémissant comme l'aile d'un oiseau de cadavres. Un regard passe entre eux et une peur vient en moi : Olune l'habile-homme, déjà mort et enterré,

ses biens et tout, sous les fleurs. Ses secrets cognant en vain dans son crâne, ou bien donnés à son fils. Le murmure sur son lit de mort : « Ma fille est là ? » Trop tard. Mes plans arrivent bien trop tard.

L'aîné des vieillards crache un grumeau jaune dans les plumes à ses pieds.

« Olune est l'homme-Hob ici, depuis beaucoup d'années. »

Il crache encore. Ses mains agitées, couleur d'ombre, essaient d'indiquer une direction entre les habitations tassées, dans son dos.

« Cette nuit, il est installé au centre du vît-lage dans la maison-en-rond pour dire, mais il n'a plus beaucoup de dits en lui, nous le craignons. Nous pouvons aller là-bas ensemble, si tu veux. Tu pourras sans mal plumer ces oiseaux seul, Coll ? » C'est dit en direction de Maître bajoues-au-jus, qui paraît affairé, les yeux renfrognés. Il grogne sa réponse pour avoir davantage une voix d'homme.

« Oui. Avec tout le temps que tu mets à arracher une plume, en tremblant comme un chien aux reins brisés, j'ai aussi vite fait tout seul. Va-t'en et laisse-moi tranquille. »

L'aîné des gardiens se met debout, crache encore une fois dans les plumes, sort de la cabane. Il prend mon bras entre ses doigts convulsifs et me guide maintenant sur un sentier entre les huttes vers un imposant cercle de poteaux, dépouillés de leur écorce, le bois blanc à nu, et coiffés de roseaux, au-dessus. Des torches humides chuintent, un nœud de serpents sous le chaume. Un bébé braille, derrière nous dans la nuit du vît-lage.

« Olune est connu de moi, enfant autant qu'homme pendant toutes ces années », il me dit. « Tu n'es pas faite comme lui, ni comme le jeune Garn. »

Le nom du frère est Garn.

« Non. C'est le côté de ma mère qui paraît en moi. » Cela semble le mettre à son aise, et il pose sur mon épaule une main noire qui frémit, pour me guider à travers des voiles de roseaux écartés, dans la fumée et la puanteur.

La maison-en-rond. Beaucoup de gens, certains trop vieux ou trop jeunes pour parler, sont vautreés sur des tapis de roseaux, avec des formes de flamme qui rampent sur leur dos noueux et leurs épaules tachées de son dans une brume de sueur, et de souffle, et de peaux à moitié tannées. En haut, dans les ombres sous le toit, un linceul de fumée est étalé avec soin sur l'air. Il tremble à chaque mouvement dans la salle en dessous, se pliant, se fendant et se décousant.

À l'autre bout du cercle, au-delà d'un tapis de membres velus et de lumière de suif, est assise une femme monstrueuse, plongée dans les fourrures, des cordons de cheveux gris pendant jusqu'à ses cuisses. Une farouche cicatrice blanche court en travers d'un œil et descend sur le nez. L'autre œil brille dans une orbite bordée de graisse, comme une perle enfoncée dans de la pâte. Autour de son cou gonflé de crapaud, un ornement en or. La Reine.

De chaque côté, derrière elle, se tient un homme... non. Se tient le même homme. Comment cela ? Mon regard s'arrête d'abord sur un, et après sur l'autre. Va et vient, encore, et encore. Il n'y a pas un ongle de différence entre eux. Crâne et

sourcils et mâchoire rasés, debout avec leurs longs bras croisés, yeux bleus fixes, lèvres de serpent.

Chacun sourit vers un côté différent. Pourquoi cela me fait peur ?

« C'est la Reine Mag », le vieil homme aux poings noirs chuchote, derrière mon épaule. « De chaque côté d'elle, ce sont Bern et Buri, mais personne d'autre qu'eux ne sait qui est qui. Ce sont ses petits rustauds. Surtout, laisse-les en paix.

— Que sont-ils ? » Ma voix, un murmure pareil à celui du gardien. Mes yeux vont et viennent entre les affreux semblent-même et ne peuvent pas regarder ailleurs.

« Une naissance monstrueuse, mais ne dis pas ça quand ils sont à portée d'oreille. On dit que leur père met sa semence en leur mère pendant qu'elle est appuyée à un chêne fendu par la foudre. Quand ils naissent, la plupart de nous disent : on doit les tuer au couteau, mais Mag dit non. Elle prend du plaisir à leur étrangeté, et elle les élève pour elle. Maintenant qu'ils sont grands, ils mettent la peur au cul des gens, et Mag prend du plaisir à ça aussi. »

Tous les deux tournent leur crâne gris sable comme un seul et regardent à travers la salle, vers moi. Ils ont un seul sourire, chacun en porte une moitié. Un savoir vient en moi maintenant, qui me fait regarder ailleurs : ce sont eux qui s'occupent du jardin de torses. Ils taillent les membres et ramassent les têtes tombées.

Mon regard se baisse, et tombe sur une forme en ruine, reposant ici sur une civière faite de bâtons devant la reine assise. La forme parle, une voix sèche, plus grave que le

bourdonnement des abeilles, dans mes oreilles depuis mon entrée dans cette salle, mais venue maintenant seulement à mon attention. Un homme. Autrefois gras, il a une maladie qui le mange à l'intérieur. Elle aspire ses yeux et sèche ses lèvres comme des figues, retroussées pour montrer les genives presque vides.

Alors que tous sauf lui sont habillés de robes, il repose là nu, à part un étrange et beau manteau en plumes de merle sous lui, étalé sur la civière. Son vêt est long et maigre, chauve autour de la racine. Un bandeau de branches en cornes est attaché, les pointes nues en cercle sur son front, la peau pendant en plis sur ses os, et tout cela porte des marques. Le corps décharné grouille d'images à l'aiguille. Sur lui, chaque largeur de pouce de la tête aux talons est faite jolie de tatouages.

« C'est Olune », le souffle aigre dit à mon oreille.

Une ligne bleue froide qui le coupe en deux, des couilles au front. Une roue rouge dessinée au-dessus de son cœur, entourée de beaucoup de cercles plus petits. Croix et pointes de flèches, boucles dans des boucles sur le ventre et le torse. Le rapiécage vert pâle de ses cuisses.

L'œil ne peut trouver aucun sens dans les boucles et les tournants, pas d'image de serpent ou d'ours, comme aiment les hommes du Nord. Formée sur rien qu'on peut voir en ce monde, c'est une folie, sauvage dans son dessin, et elle dit ce que nous ne devons pas savoir. Un crâne d'étoiles. Le dessin d'une matrice, dans une paume.

Il dit des mots petits et secs comme des carapaces de hannetons, crachés comme s'il n'aime pas leur goût.

« Les feuilles tombent mortes quand l'Hiver s'annonce. »

(Les feuilles. Tombent. Mortes. Quand. L'Hiver. S'annonce. À chaque mot, il s'arrête pour prendre son souffle.)

« Maintenant est le sommeil des lézards. Maintenant, le raccourcissement des jours. Les récoltes sont rentrées. La grange est pleine. Maintenant, nous devons rendre grâces. »

Certains hommes hochent la tête dans la foule. Un petit garçon est conduit par son père pour aller pisser contre le mur de la hutte, puis ramené, en se frayant un passage dans le tapis de jambes entremêlées. Olune parle, ses orbites fixant en l'air un voile immobile et plat, les rets de fumée jetés qui flottent juste sous le toit.

« Une fois, il y a longtemps, il est un habile-homme qui peut faire discours avec tous les dieux sous la terre. Ils lui disent qu'il doit donner une offrande et remercier la terre d'être bonne, et pleine de fruits.

« *Il faut offrir quoi ?* l'homme-Hob dit.

« — *Ton fils*, les dieux répondent.

« En entendant cela, il commence à pleurer, les suppliant d'épargner son enfant, mais ils sont sévères et ordonnent de faire la chose qu'ils disent, car il doit montrer qu'il a plus d'amour pour eux que pour sa seule chair. Et il en va ainsi. Il entrave son fils et le conduit au bord de la rivière, où un feu est dressé. »

(Au bord. De la. Rivière. Où. Un feu. Est dressé.)

« Il place son fils sur le bois. Le feu est préparé et le couteau aiguisé.

« Alors parlent les dieux sous la terre, et ils disent qu'il est bon qu'il garde sa fidélité et aime ses dieux plus que sa seule chair. *Nous sommes si contents*, ils disent, *que nous épargnons ton fils. Vois, là-bas est un cochon pris dans la boue. Fais descendre ton fils du bûcher, et laisse-nous changer le cochon en garçon que tu peux sacrifier à sa place.*

« Et ceci est fait. Le garçon-cochon brûle, l'enfant est épargné et, depuis ce temps, nous offrons un garçon-cochon au feu, à la nuit.

« Quand vient la prochaine lumière, nous avons un jour pour amasser le bois.

« Nous avons un jour pour chasser le cochon.

« Nous avons une nuit pour plaire aux dieux. »

Il soupire. « Les dieux sont bons. » La foule murmure un écho boueux de ses mots, une seule voix débitée en morceaux logés dans beaucoup de gorges. Un jour pour amasser, un jour pour chasser, une nuit pour plaire aux dieux. Les dieux sont bons. Il semble que ces marmonnements sont le signe qu'Olune ne fait plus de discours ce soir, car les gens se lèvent et s'en vont. Ils coulent autour de nous comme une marée de crasse, se répandant dans la nuit par la porte, en toussant et en riant. Seuls des groupes épars restent à chuchoter dans la salle.

Des doigts noirs, tremblants, se posent contre mon dos et me poussent par-derrière pour m'encourager.

« Va voir ton père », dit le gardien de la porte.

Mon père meurt d'une piqûre d'abeille alors que nous traversons les Grands Bois du Nord, avançant tous plongés

jusqu'au ventre dans des creux remplis d'herbes mouillées et pelucheuses. Au-dessus de nous, où les hautes branches de l'arbre forment une toile de brindilles pour arrêter la lumière, un oiseau chante clair, tout seul dans l'après-midi étouffant.

Mon père crie, soulève maintenant son pied d'un coup pour serrer le dessous, puis s'effondre en arrière avec un gémissement, avalé par l'herbe. Nous l'atteignons, ma mère et moi, mais maintenant il tressaute, fait des bruits dans sa gorge, la sueur couvre son nez, couvre son front, comme un vernis vif et soudain. Il siffle d'abord, puis il râle. Il a les deux yeux ouverts, ternes, et ne voit rien. Par moments, une main serre l'herbe sous lui, mais en somme, il y a pour moi peu à voir et rien à faire. Laisant ma mère à genoux près de lui, j'ai l'idée de remonter ses derniers pas à travers le lac d'herbe.

Sur le lieu aplati où il saisit d'abord son pied et pousse un cri, repose une abeille à moitié écrasée, une tramée de couleur dangereuse étalée sur l'empreinte de son talon. Quelque part dans l'herbe, tout près, ma mère commence à mugir. Le goût de mes doigts, âcre comme le métal, enfoncés dans ma bouche pour m'empêcher de rire.

L'oiseau chante toujours. De son haut perchoir dans les grands bois là-bas, il peut regarder en bas et me voir, voir ma mère, et mon père, et l'abeille, même si, séparés comme nous sommes au sein de l'herbe, nous ne nous voyons pas l'un l'autre. Comme sur un dessin à plat, il nous observe, avec la totalité de la mort du père capturée là-bas dans l'œil de jais de l'oiseau.

La reine mégère chuinte quelque chose à ses semblent-même. Ils lèvent leurs grandes têtes de lune et me regardent avancer vers le vieil homme sur son lit de bâtons et de plumes, installé au-dessous d'eux. Ne croise pas leur regard. Ne montre pas de peur. Le sol en terre battue, chaud comme un cul sous mes pieds lents, réticents.

Une femme est accroupie près de la civière, ramenant le manteau en plumes de merle de l'homme-Hob autour de ses épaules nues et faméliques, le repliant pour couvrir les décorations sans raison piquées sur ses côtes, sa poitrine creuse.

Elle est massive, cette femme : des os d'homme dans ses hanches ; un aspect quelconque. Les cheveux attachés au sommet de sa tête en une masse unique, couleur d'un étron de bébé, retenue par une pointe de bois. Des joues rouges. Un visage plat, à la mâchoire longue, sans esprit dans ses yeux de bœuf femelle.

Elle a dépassé l'âge d'enfanter, mais elle est trop jeune pour être la compagne du vieil homme. Une autre fille, alors ? Non. Non, un fils, une fille, c'est tout ce qu'ils m'ont dit, la fille et aussi le gardien de la porte. Alors quoi ? Sa sœur, ou l'enfant de sa sœur ? Une esclave ? Autour de son épais cou gris, un morceau de bronze fin, griffé de marques en forme de larmes et attaché à une cordelette, tourne à la lumière du suif.

Maintenant, quand je m'approche, elle se tourne pour me regarder, un regard plat et stupide qui n'a pas d'étincelle en lui. Ne lui prête pas attention. Le vieil homme est couché, enveloppé dans son manteau de plumes, si bien qu'il est comme un merle terrible avec une tête et des pieds de vieillard. Ses yeux

sont fermés comme si faire son discours tire toute vie hors de lui. Parle-lui, au vieil homme. C'est lui.

« Père ? »

Ma voix. Elle doit plus ressembler à la sienne, celle de la fille qui me rencontre sur le chemin. Il peut se rappeler la façon dont sa mère lui parle il y a si longtemps, et comprendre que je viens d'autres lieux. Pense. Essaie de repenser comment la fille parle, là-bas au bord de la rivière. « Tu vas vers le sud jusqu'à Pont-dans-la-Vallée ? » « Mes perles de verre te plaisent ? » Sa voix, plus dans le nez que dans le gosier, comme la mienne. Oui. Oui, c'est ça. Maintenant, appelle-le une fois encore, mais de la façon dont la fille parle dans mes pensées. Et plus fort.

« Père ? »

Enfoncées dans des orbites profondes et friables sur les bords comme des tanières d'ours-de-terre, ses paupières tachées de teinture se hissent sur les boules humides jaunies en dessous. Un œil est vert et noir, comme l'eau dans une souche. L'autre œil est blanc. Blanc aveugle.

Il est couché là, levant les yeux vers moi, et lentement fronce les sourcils. Les marques se fripent sur son front. Une partie des lignes peintes à l'aiguille bavent sur les bords avec le vieillissement de sa peau, deviennent une pâle tramée bleu sale, mais elles sont nettes en leur centre. C'est comme s'il faisait redessiner les marques d'une année sur l'autre, gravées encore plus profond pour les garder claires et neuves. Son œil vert se plisse dans ma direction, son blanc vers rien. Près de son lit, la grande femme lente s'accroupit pour nous regarder, pas plus de vie sur sa figure que dans une pierre.

« Père, c'est Oussine. » En essayant de parler par mon nez, pas par la gorge.

« C'est Oussine. C'est ta fille. »

Ta fille traîne ses orteils rongés par les anguilles dans le sable au fond de la rivière, et s'en va en dansant vers la mer. Ses cheveux se déploient et ressemblent aux algues, plus belles quand on les noie.

Elle est bien au-delà de ce lieu maintenant, exécutant sa danse lente dans la nuit. Ses pas sont maladroits, le mouvement de sa chair n'excite aucun homme et plus jamais ne le peut. Seul le courant la retient, serrée contre son torse puant.

Il me regarde fixement. Le long silence dure, dure, sans un clignement d'yeux, et c'est maintenant seulement qu'il parle.

« Hurna ? Retour à ma hutte maintenant. »

Pas à moi. Bien qu'il fixe mes yeux tout du long, il ne parle pas à moi, mais à la femme massive, silencieuse, qui continue de regarder. Son nom est Hurna, alors. De son accroupissement, elle se lève, déplie avec fatigue sa carrure, tout cela sans un mot. Elle tourne le dos à la civière de branches, puis se baisse pour saisir les perches qui dépassent à la tête du lit. Elle soulève. Un tout petit grognement lui échappe, causé moins par l'effort que par le besoin de marquer une tâche accomplie.

Ayant redressé le vieil homme, pas assez pour le faire glisser de sa couche, elle traîne la litière vers la porte de la maison-en-rond, où l'homme aux mains teintes et tremblantes attend toujours en nous observant. La civière laisse derrière elle une

paire de sillons, griffés sur la terre noire, et toujours le vieil homme soutient mon regard tandis qu'on l'emporte, enveloppé dans son linceul en merle.

« Eh bien ? Tu viens, ma fille ? »

Voilà ! Il parle. Il me parle et m'appelle sa fille.

« Je viens, père. Est-ce que ta femme a besoin de mon aide pour te traîner ? »

Il produit un bruit de grincement. L'idée me vient qu'il est en train de rire.

« Hurna ? Elle n'est pas ma femme. Elle se contente de me torcher le cul et de me nourrir, de me traîner par-ci, par-là, et, en retour, c'est moi qui supporte ses idées sur le monde des esprits et tous ses dieux idiots. »

Ses. Dieux. Idiots. Les mots éclatent entre les souffles courts. La femme tire la litière, d'un mouvement lent et régulier, ne paraît pas entendre l'homme-Hob se plaindre d'elle. J'accompagne, marchant entre les sillons gravés dans la terre derrière eux. Dans les profondeurs de ma gorge il y a une odeur de fumée de suif et de plumes.

Un dernier regard en arrière : les jeunes monstres sont assis sur les fourrures de chaque côté de leur reine bouffie. L'un, Bern ou Buri, donne de petits coups de nez pour l'embrasser sous le bras. L'autre a la main sous les fourrures de la reine. Vite, regarder ailleurs. À travers le voile de roseaux, nous sortons dans l'air givré d'étoiles. Le gardien tremblant aux mains noircies me regarde passer, mais ne parle ni ne suit.

Dehors, Olune et sa bête de somme de femme ne m'attendent pas, il semble, mais se traînent dans les lacets du sentier

usé par les pas entre les huttes serrées, endormies et enfoncées dans le noir. Ils me font courir pour revenir à leur hauteur, marchant à côté de la civière d'Olune et parlant avec lui une fois que je reprends mon souffle. Autour de nous, des mouvements, des grognements dans les logis à toit de chaume, les corps qui s'installent pour la nuit dans leurs haillons et la paille.

Le vieil homme tourne la tête, lève les yeux vers moi, de son lit de bâtons qui chemine en cahotant auprès de moi.

« Que les choses vont bien, il dit, maintenant que ma fille vient ici. Quel est le beaucoup des nuits que tu passes sur la piste ? »

Voilà une réponse que la fille morte ne me donne pas, au bord de la rivière, une des choses qu'il échappe à ma pensée de lui demander. Trop tard, maintenant, pour couper son autre pouce. Ma malice doit me sauver, et ma malice seule.

« Plus de jours qu'il n'y a dans mon compte », est ma réponse ; puis, continuant rapidement : « Toutes ces nuits, le sommeil passe sans me prendre avec lui, tant est grande ma peur en apprenant que tu es malade. »

Le vieil homme sourit, ses lèvres s'écartant de dents rares et jaunies. Le crâne s'impatiente, avide de ce jour prochain où il peut se dépouiller de la viande séchée et de la peau tannée au soleil, et émerger de la tête d'Olune en portant un sourire de victoire à sa conquête de la mort. Ces dents, perçant les gencives racornies, sont seulement les messagers de son arrivée. En haut, au-dessus de son sourire, le vieil homme coule vers moi son œil aveuglé, blanc comme glace,

en coin entre ses paupières qui deviennent grises. Il semble me fixer.

« Tu crois que tes ruses ne sont pas connues de moi ? », il dit, le sourire devenu encore plus grand, et dans mon estomac, quelque chose de lourd saute, bouge, et me fait serrer le cul. Il sait. Le vieil homme sait mon plan, les perles empruntées, la chose morte dans la rivière. Que me reste-t-il à dire ou à faire, sinon me mettre à courir et aller me cacher ?

Il parle encore, et me tient par son sourire, son œil de serpent mort. « Tu penses gagner mes faveurs avec tes mots, c'est ça, non ? » Il rit de me voir le fixer comme un chat étranglé, dans ma peur et mon étonnement. « Tu penses avoir le trésor du vieil homme quand le vieil homme est mort. Il y a quand même un peu de ta mère en toi », et voilà qu'il rit encore, et ferme les yeux et rit tant que son rire tourne à la toux, grasse et profonde.

Il ne sait pas. Il me croit rusée et avide, mais il croit que je suis sienne. Merci à tous les dieux, même si, en vérité, il n'y en a aucun.

Ma réponse me vient facilement, dite sur le ton à peine vexé, mais aussi marqué de honte, que doit avoir une telle fille. « Comment peux-tu te moquer ainsi de ta fille qui parcourt le grand chemin long pour être près de toi ? Comment peux-tu dire qu'elle ne tient pas à toi ? Bah, j'ai en tête l'envie de rebrousser chemin, si petit est mon souhait d'un tel père ou de la richesse qu'il a. »

À ces mots, la toux s'arrête. Sa mine est inquiète, maintenant, il est moins certain de me tenir.

« Non. Tu dois rester, et ne pas faire attention à ma langue. C'est une plaisanterie de vieil homme, rien de plus. Tu es ma seule chair, et tu dois rester avec moi jusqu'à ma fin. »

Son œil vivant fouille le mien, avec la peur qu'il m'a chassée loin de lui par toutes ses moqueries. Il a besoin de moi, et n'est pas sûr que j'ai besoin de lui : j'ai gagné la partie. Ma voix est hautaine et détachée en réponse, pour le faire se tortiller et s'accrocher à l'hameçon.

« Ah oui ? Ta seule chair, tu dis ? Et mon frère Garn ? Tu l'as déjà préféré à moi une fois. Pourquoi ne pas faire de lui ta consolation maintenant et me laisser dans ma maison des terres du Nord, si tu penses si peu de moi ? »

Ici, il détourne les yeux et, pendant un moment, ne parle pas. Il y a un silence, à part le raclement et les cahots de sa litière sur le sol et les cailloux ; le souffle bruyant de la femme qui continue d'avancer lourdement, en le tirant entre les huttes.

« Garn n'est pas mon fils. » Ses mots sont durs, pareils à du silex. Il lève les yeux vers les étoiles et ne me regarde pas.

Ma meilleure conduite est de garder le silence, d'attendre qu'il dise davantage. Les huttes passent lentement. La femme souffle comme un grand chien et, maintenant, il parle de nouveau.

« Passer les enseignements au garçon est notre coutume, comme est notre coutume d'aller chercher des compagnes dans les terres plus lointaines, pour donner de la force au sang. Voilà pourquoi Garn est emporté très loin, et tu restes près de la grande mer froide. Passer les enseignements à un garçon est notre coutume, mais Garn... »

Il s'arrête et se racle la gorge, crache quelque chose de noir dans le noir autour de nous.

« Garn ne veut pas entreprendre la tâche, et fait mauvaise figure à son devoir. Dit qu'il n'est pas un habile-homme, et travaille comme faiseur de métal, un art qui convient mieux à notre temps, il croit. Il dit qu'il se moque d'apprendre les secrets des anciennes coutumes. Nous ne pouvons pas parler sans nous quereller ; alors, nous ne parlons plus du tout.

« Bah ! Même quand il sait que la maladie est sur moi et que ma vie est presque finie, il ne plie pas, ne dépose pas ses pierres-marteau et ses moules. Il n'y a personne d'autre que toi pour prendre mes enseignements avant que mon souffle parte, ma fille. Personne d'autre que toi. »

Ses yeux sont misérables, levés vers moi comme ceux d'un animal malade. Quand les hommes sont faibles, mon cœur est rendu plus dur encore, mais il n'y a que du souci dans ma voix, gardée basse pour ne pas réveiller les dormeurs dans les monticules coiffés de roseaux autour de nous.

« Quelle est ta maladie, père ? Est-elle dans ton souffle, que tu n'as pas d'air pour parler ? »

Sa civière cogne lourdement, traînée dans un brusque trou dans la terre. Il grogne, contrarié, puis il soupire.

« Ce vît-lage fait trop partie de moi. Ses maladies sont les miennes. S'il y a des charançons dans le grain des champs du sud, alors ça me ronge les entrailles ici. » Sa main, crabe fragile, passe sur le bas de son ventre.

« Et si les vieux ronds en haut sur la Colline de la Bête tombent en ruine, négligés, alors, dans mon dos, les os

deviennent faibles comme de la pierre jaune et s'effritent en frottant l'un sur l'autre. »

Il lève maintenant les doigts, montre d'un geste le caillot inutile de son œil, pareil à du lait tourné. « Ça arrive quand le puits des teintures dans les prés à l'ouest d'ici se tarit. Ou alors, un tunnel dans le dessous du vît-lage est inondé, une caverne s'effondre et me laisse à pisser du sang entre une lune et la suivante. Ils brûlent les arbres de la grande crête de l'est pour aplanir son sommet, et maintenant mon vît ne se dresse plus. Les poils tombent et le rendent pareil à celui d'un bébé. »

En avant, placée à quelque distance de toutes les autres huttes, une pile d'ombres se penche sur notre chemin ; Hurna la femme avance vers elle, traîne à sa suite le vieil homme qui me traîne de pareille façon avec ses mots.

« Les gens sont pires. Quand Jebba Dent-cassée est pris de folie et tue sa femme et leur enfant, il y a alors dans mon oreille un écoulement. Ou si les frères Nombreux-Chevaux se querellent, mes dents me brûlent. Et maintenant, tous les malfaiseurs que nous avons ici, les coupe-besaces et les menteurs, les frappe-et-prend qui vivent tous dans des maisons sur échasses près des terres inondées. Ils me donnent de la vermine. »

Il sourit et montre ses dents solitaires, qui souffrent de tous les mots de colère qu'échangent ces frères Nombreux-Chevaux que je ne connais pas.

« Une fois, j'ai plaisir à en attraper un et à le faire éclater avec mon pouce. Le lendemain, la nouvelle arrive : un tricheur des marais au ventre comme un seau est pris entre les troncs

de ses échasses quand elles tombent, si bien qu'il est écrasé presque en un morceau et un autre. »

Ici, il rit encore, un grincement d'aile d'oiseau mort, et ici nous arrivons à une halte, la femme cessant de tirer devant l'amas d'obscurité qui est la hutte du vieil homme. Elle écarte les bois-qui-ferment en poussant sur leurs balanciers de corde, après quoi une terne lumière rouge coule comme du trou d'une torture ; et quand elle tire le vieil homme à l'intérieur, il rit toujours et fait vers moi le geste de pincer, du pouce et du doigt. Ses ongles noirs claquent ensemble.

Là-bas à Petit-Tas-de-Fumier, une fille pas plus vieille qu'un bébé me dit un jour qu'elle ne peut pas trouver sa mère dans la foule du marché, comme s'il me revient de la surveiller pour sa mère. Au près d'un homme noir vêtu d'une robe d'une couleur qui échappe à ma capacité de nommer, elle me rapporte un poignard neuf et brillant et une pièce d'argent, en échange.

À la Colline de Pointe-sa-Sœur, un meunier me donne un demi-cochon pour presque autant de sacs de terre qu'il y a de doigts sur une main, avec juste une couche de grain de la profondeur d'un doigt, étalée au sommet de chaque sac pour masquer la terre dessous.

Au Chemin des Pense-lourd, ils me maudissent encore pour avoir troqué de la crotte de chien séchée enveloppée d'écorce comme protection contre la vérole.

Un ancien, à Fossé-qui-pue, me donne une demi-outré de moût pour que je le prenne en bouche, puis il s'endort et se réveille avec sa bourse à trésor et son gosier tranchés tous les deux.

Aux Prés des Gros-Culs, ouverture du tumulus la nuit, mes épaules douloureuses de tous mes coups de pelle, un chiffon collé sur le nez. Les doigts pourris gonflent sous les bagues, qu'il faut sortir en les tournant. La chair ramollie se tasse sous l'articulation, s'arrache complètement quand la bague est libérée.

À Mal-Allant, cette grosse fille grasse et sa demi-miche de pain...

Le vieil homme fait claquer ses ongles couleur de scarabée et imite l'éclatement d'une tique.

À l'intérieur, la grande hutte en cloche est un poumon de roseaux et de peaux cousu sur des côtes en bois, rempli du souffle de pisses aigres et d'humidité qui signale les vieux, bien qu'épicé d'odeurs plus rares. Grande, mais rendue petite par le désordre empilé à l'intérieur, des falaises fantastiques de masques en peau de chien et de boucliers à face de dieu, de hochets, d'os emplumés et de formes-d'homme en argile cuite. Des oiseaux étranges, morts mais pas pourris, raides, le regard fixe, encagés dans du bois tressé. Une grappe de rats en saumure, tous noués par la queue et cloués à de l'écorce. Un cœur tanné et verni. Des pierres marquées du doigt par des monstres, des bols de cuisine et des bobines de boyau pour coudre, et tant et plus, en tertres d'éboulis dangereux sous les pas, montant jusque sous le toit sombre.

Il ne reste que des passages à la largeur d'épaules, dégagés entre les escarpements penchés d'outils et de bâtons fétiches mêlés, entre les guirlandes sèches comme poussière et les robes

en peau d'anguille. Ceci est-il pareil à une chose déjà vue, dans un de mes rêves oubliés de bébé ?

Un poing d'ambre avec un horrible petit monstre de mer pris à l'intérieur, son corps aplati avec des bouquets de sangsues qui poussent sur son dos, dressé sur beaucoup de pattes, raides comme des épingles et, à un bout, un bulbe où un visage me fait m'écarter d'un bond. Un bol où on peut voir à travers, et une petite fille pas née, recroquevillée, sa tête aveugle blanchie à la craie, puis peinte de couleurs vives, comme une putain.

Quelque part vers le centre de ce rond aux replis bizarres, une fosse de braises jette dans l'air une lumière morose. Comme des perles de minéral en fusion, elle pique du rouge sur ces rebuts d'ornements ; se prend sur des voiles peintes, au dos dans l'ombre ; se découpe sur le tranchant de leurs contours en langues fumantes de rose et de sombre verdissant. L'obscurité tombe en dalles sur les passages parmi les objets inutiles, fendue ici et là par les rayons sanglants de lumière de la forge, débordant de boyaux de côté encombrés dans ces recoins où un passage se divise en un autre.

Sauf quand ils se traînent à travers une de ces cheminées d'un brusque feu guerrier, on ne voit rien d'Olune, sur sa civière de branches. Les suivre, rien qu'avec les oreilles : le raclement de la litière sur la terre noire labourée, le tapement des pieds de la femme, étouffé, qui martèle par-dessus et me chatouille sous mon talon nu. Perdue à un angle, maintenant ; presser le pas pour les rattraper, tourner au coin à temps pour voir le visage du vieil homme, meurtri par l'aiguille, saigner soudain hors du noir, rouge et brillant quand on le traîne à

travers une bande de lumière. La bande devient large. Nous avançons dans le rond d'espace ouvert, éclairé par les braises, au centre de ce sentier-énigme de coffrets empilés, d'avalanche de rêves, de pièces rares.

Son visage plat luisant de sueur, la femme, Hurna, dépose le vieil homme et sa litière près de la fosse du feu, puis part lourdement sans un mot chercher du bois à apporter pour la flamme. Perdus en un moment, de gros pas d'ours qui s'éloignent, maladroits, dans le dédale de jouets reliques.

Le vieil homme est fatigué, et m'envoie donc dormir dans un coin retiré, tendu de peaux et placé à l'écart. Il me dit de ne pas faire attention si lui et Hurna se mettent à parler autour des braises un temps. C'est évident, il ne veut pas que je leur tiennne compagnie ; donc, je fais mon lit avec des fourrures, la lumière du feu coupée autour de moi par les tentures.

Bientôt, vient le bruit de Hurna de retour avec du bois, le fracas quand elle le jette par terre. Alors ils parlent, bas, la première fois qu'elle parle à portée de mes oreilles. Bah ! Sa voix paraît plus plate et stupide que sa mine, ce qui est une grande chose à dire.

C'est mon espoir qu'ils parlent de pointer, ou de choses bonnes à écouter, mais non. Elle radote sur un dieu qui nous avale, ce qui ne paraît pas être un dieu pour moi. Elle dit qu'une fois que nous sommes avalés, alors nous pouvons renaître parmi les dieux. Comme quoi ? Une crotte qui flotte dans l'or de leur fosse à purin locale ? Des choses peuvent naître, puis être avalées, mais cela ne peut pas se passer dans l'autre sens, pas à ma connaissance.

Une fois de temps en temps, la voix du vieil homme la coupe et crachote des mots tranchants de mépris, se retire encore pour laisser la réponse de la femme s'étirer et durer, durer dans la nuit. Elle traîne leur discussion, une litière chargée de mots lourds et massifs.

Sous ma fourrure, nue à part mes perles de verre. Mes yeux sont fermés, mais pas mes oreilles. Les mots de la femme flottent à travers moi. Essence. Minerai d'esprit. Les entraves de la chair. Changer. Être transformé, re-figuré dans la passion, la passion, la passion devenue cendres...

La cendre. Les champs de cendres. Moi, petite fille. Cette neige est grise, sèche et chaude, ses flancs lissés et arrondis, parfaits pour marcher dedans, une poudre plus fine que le blé pilé sous les pierres, aussi fraîche et glissante que l'eau sous mon pied qui s'enfoncé maintenant, et encore, cherchant le sol, et encore, il n'y a aucune solidité sous la cendre pour m'empêcher de tomber...

Réveillée en sursaut. Les fourrures remontées autour de mon cou. Les tentures, éclairées en rose de l'autre côté, et la voix de la femme, toujours derrière elles. Sueur sur tout mon dos, et humide et soyeuse entre les seins. Ces fourrures me donnent trop chaud. Sors mes bras et mes épaules de dessous. C'est mieux. Plus frais. Me tourne et roule sur mon autre côté. La boucle en fil de métal chargée de perles est enfoncée maintenant dans mon épaule, il faut la repousser. Là. Maintenant, tout de moi se sent bien, si mou et fatigué qu'à mes

pensées échappe où ma jambe est posée, ou ma main. Tout en un seul morceau mou, qui ne connaît pas les différentes parties de moi.

Les paroles de la femme, lisses de tout sens maintenant, ne sont que des bruits, des cailloux gris glissants et humides qui tombent lentement dans rien, ici, à l'intérieur de mes paupières : Colline de la Bête. Cercle du cœur. En urne avec les reines. Le ver trompé. Os broyés et ratissés. Et quand tu. Et quand nous tous. Quand nous. Quand nous sommes nés de l'étincelle...

Dans mon obscurité, les taches de couleur jouent en bleu, non, en rouge, et courent former un cercle. Il s'étire en toile d'araignée, s'étale en toile d'araignée et se met à fondre au centre, un vert hiver profond, et, en scintillant, se fragmente, en vaguelettes, la rivière, le bord de la rivière, et la voici, la fille, sa gorge tout ouverte, mais elle n'y fait pas attention, et elle est souriante, heureuse de me rencontrer.

« Remonte un peu la berge de la rivière, elle dit maintenant. Il y a là-bas un grand chien noir qui dit qu'il te connaît. »

Elle se tourne et avance, ouvrant la marche. Où est partie la rivière ? Il y a des buissons de chaque côté et des piles de désordre dressées parmi eux, d'énormes tas de choses bizarres et habiles qui sont bien connues de moi, même si leurs noms ne sont pas maintenant dans ma tête. La fille appelle, en avant, le long du passage.

Essayer de remonter à sa hauteur, mais quelque chose se prend dans mes pieds et me rend lente. Sa voix s'éloigne toujours plus de moi. Elle parle à quelqu'un, maintenant, pourtant ses mots sont creux, et n'ont pas de force en eux. Ce doit

être comme ça, les discours entre les morts. Continuer. Aller plus profond à sa suite. Il fait plus noir maintenant. Est-ce elle qui m'appelle ? Il fait plus noir, maintenant...

La lumière. La lumière du matin. Quel endroit est-ce, où me retrouver réveillée ?

Olune. La cabane du vieil homme. Le père de la fille. La fille au bord de la rivière.

Ah oui.

Encore à moitié endormie, mes pensées encore remplies de fourrure, marmonnant toute seule pendant que j'enfile ses vêtements, mes vêtements, puis sortie à quatre pattes dans le rond central de la hutte d'Olune. Déserté. La fosse du feu, froide et morte. Les rangées grisâtres, couleur foie, des bizarreries qui m'entourent, privées de leur charme de minuit par un soleil qui s'infiltré en fuseaux poussiéreux par les fissures du toit de roseaux au-dessus.

Ils ont maintenant en eux de l'immobilité et un vieux silence, ces monticules de verroterie et de débris. Les chemins étroits qui les ravinent forment un plus petit écheveau, à la lumière perle du matin, rendant facile pour moi de trouver le chemin de la sortie, en trébuchant et en grommelant jusqu'au jour. Plisse des yeux face à cette lumière : le monde se brouille entre mes cils.

« Oussine ? Oussine ! »

Il le répète encore une fois avant que l'idée me vient que c'est mon nom. Me retourner. Le vieil homme est étendu devant moi sur son radeau de branches, enveloppé, pas dans

des plumes maintenant, mais dans une robe en beaucoup de peaux de chiens, entières, si bien que les truffes noires apparaissent ici et là au-dessus de l'ouverture en fente d'une gueule, en dessous des paupières des trous d'attache.

À côté de lui, de la nourriture est étalée dans des bols en bronze poli. Un poisson chaud, bouche bée. Faits nuageux par l'inquiétude et un grand malheur, ses yeux bouillis se fixent sur moi. Près de lui, pas plus gros qu'un couvre-pouce, un plat rempli d'une bouillie amère de cerises. Des cuissots de pain gris, avec une peau en croûte, à tremper. Une outre de lait, encore chaud de la chèvre, pour faire passer.

« Hurna et moi, nous mangeons à l'aube. Elle est partie prier avec son peuple, maintenant, et ne reviendra pas de ce côté de midi. Maintenant, tu peux manger. »

Il fait signe en direction de la nourriture, un spasme de sa main dessinée.

Il me regarde m'installer, jambes croisées, prendre le couteau dans ma sacoche et fendre son poisson le long de son dos, autour de la queue, sur la ligne de fente de sa gorge, un saignement de vapeur grise montant de l'endroit où la peau noire se fend, se pèle sous ma lame. Avec le pouce, retirer l'échine. Faire sortir des tranches fumantes de viande blanche les pointes d'os fin de ses côtes. Soulever maintenant tout le mille-pattes fragile de son os du dos, avec la tête et les nageoires de cul, pour le mettre de côté. Piquer une bande de chair pour la dégager, levée brûlante et poussée entre mes lèvres à la pointe du couteau, ce qui me fait penser à la façon dont cette lame est employée, la dernière fois.

Mâcher prend du temps, avaler à peine moins. De sous un rebord de plat en bronze étalé, le squelette à queue en fougère me regarde, avec des yeux de fille, là, à côté de mon assiette. Mâcher, avaler, en prendre encore, mais cette fois avec mes doigts. Olune m'observe, et quand il voit ma bouche trop pleine pour faire une interruption sans m'étouffer, il parle.

« Pendant que Hurna n'est pas ici, nous pouvons marcher un peu sur le chemin de la rivière, jusqu'au pont et revenir, s'il se peut. Si tu dois avoir ce que je laisse, c'est aussi bien pour toi d'avoir la connaissance du lieu et de tout son aspect. »

Il me vient à l'idée qu'il dit : « Nous pouvons marcher », alors que je suis la seule qui suis capable de faire ça. Il veut que je le traîne, à la place de cette femme aux jambes de bœuf, moi, bâtie si petite ! Les flocons de créature dans ma bouche et la mention de ce qu'il laisse : cela seul m'empêche de le traiter de grumeau de fente, paresseux et sournois, ce qu'il est.

Il ne parle plus pendant tout le poisson, le pain et le lait sucré, à goût de terre, et pourtant, de moment en moment, il ouvre la bouche comme pour dire, mais ne fait pas du tout de bruit. C'est seulement maintenant qu'il me vient en tête que ce sont des hoquets, qu'il fait pour prendre du souffle.

Le ragoût de cerises est trop acide pour moi, abandonné à peine goûté. Après, quand je me penche bas pour serrer son manteau de chiens plus étroitement autour de lui avant de soulever et de traîner sa litière, il lève une main et essuie doucement le lait de chèvre en perles sur ma lèvre du bas, un bout de doigt au goût rance et fumé. Il sourit, les yeux se plissent dans la peau en toile d'araignée des orbites. Trois petites

marques de poisson dessinées en rouge vif sur une paupière se perdent dans la fissure brusque des profondeurs.

Jamais mon père ou ma mère n'ont besoin de me faire les traîner de cette façon. Le père, piqué par une abeille, descendu dans sa tombe au fond des Grands Bois du Nord, il ne me demande pas de le traîner, puant, dans toute la région. Et ma mère n'est pas traînée non plus quand elle devient malade, à force de faire la putain dans des camps de mineurs à l'est d'ici, ensemble toutes les deux maintenant que mon père est mort, et quand sa toux commence à déplaire à mes clients, il n'y a rien d'autre à faire, que la laisser. « Repose-toi ici. Ça ne me prend pas longtemps de trouver des bois pour le feu et de revenir. Repose-toi, mère. Repose-toi et attends-moi », et le matin me trouve en un autre lieu, plus loin sur le chemin, seule.

Tous les deux sont morts et disparus, maintenant, aucun n'est porté jusque là-bas.

Mes mains serrées autour des bras de la litière me font mal, avec des ampoules et des cals, et nous sortons à peine du village, à peine du tissu de sentiers poussiéreux noués où les enfants rient et se battent, entre l'agitation des huttes. Leurs petites formes brunes gambadent, apparaissent, disparaissent comme des esprits à travers la brume des pots, des nuages de ragoût à odeur d'eau, triste pour le nez, une brume de fièvre qui mouille la joue.

La hutte de garde près de la porte est vide quand nous nous traînons entre les bouquets de fougères accumulés, vers le

champ au-dehors. La hutte de garde vide me trouble, mais une fois que nous passons la porte, la raison est claire : l'homme ridé aux mains noircies de teinture est debout dehors, le visage tourné vers la barrière de ronces, un vît noueux mou entre ses mains agitées. Seul de garde, il sort par la porte pour pisser, mais, à le voir, il reste là et rien ne vient.

Quand nous passons près de lui, moi devant, le vieil homme traînant là-dedans, il lève les yeux, voit Olune et appelle.

« Alors, tu as une fille. C'est nouveau.

— Oui, Olune coasse en réponse. Oui, c'est nouveau. » Ainsi, nous continuons et prenons la piste au bord de la rivière, de la terre jaune rendue chauve par les pas entre les traînées d'herbe. Des feuilles bronzées s'entassent contre des arbres qui se tiennent comme des veuves, épaules nues et courbées par le deuil, têtes basses et cheveux gris qui se prennent à la peau de la rivière où les courants se tressent d'argent, fendus sur le bout des branches. Lever les yeux de mes pieds gelés qui se traînent pour regarder derrière mon épaule, voir le garde ganté de suie, incliné, le visage toujours tourné vers les ronces en attendant que la digue cède.

Nous longeons la rivière, au contre du courant, dans un raclement et des cahots. La litière de branches, tirée derrière moi sur le sentier durci par l'usure, craque comme un feu de broussailles, dans mon dos, d'où vient maintenant une voix, celle du vieil homme, qui craque aussi.

« Si tu dois... » Un souffle. « ... Me suivre... » Un autre. Par ces tétés d'air constantes, désespérées, son discours est cassé, de brusques tourbillons dans son flot.

« Si tu dois me suivre, alors tu dois connaître mon chemin. Si tu dois être l'habile quand je suis parti, eh bien, alors tu as ce que je laisse, mais il doit se faire que tu as aussi mon savoir. »

En l'écoutant parler, il me vient à l'idée que, même s'il est vieux, il a encore toute sa tête. On entend cela dans sa façon de joindre les mots l'un à l'autre, claire malgré le souffle qui interrompt. Bien plus jeune que lui, ma mère dit seulement : « Caca » et « Mouillé » et « Où il est ? », les dernières lunes. Cet Olune n'est pas un idiot, et ainsi, il a mon attention.

La voix de feu continue de crachoter, au-dessus des craquements de la litière. « Mon chemin de savoir est mon parcours, toujours foulé dans mes pensées, même si mes promenades en ce monde ne sont plus. »

Il n'a pas besoin de me dire ça, à moi, avec mes paumes tout écorchées et mes épaules qui me font mal de l'avoir traîné.

Il prend une respiration affolée, noyée, et puis continue. « Ce chemin de savoir a été ouvert à travers des herbes folles de pensée par de longues lunes de répétition, mais n'a aucun sens s'il n'a pas un écho en ce monde, ce monde où nous marchons et où nous mourons. »

Il me laisse marcher et, en échange, à lui de mourir.

« Mon chemin de pensées est par conséquent tiré de tous les chemins autour de moi dans la vérité de la vie. Ces territoires que nous embrassons sont embrassés pareil à l'intérieur, où il y a des monuments de notions, des gouffres, des pics et des fleuves où fraient les pensées de la nuit. Si tu veux connaître mon chemin et suivre son parcours, alors connais le territoire

autour de toi, à la fois la piste et le vît-lage, dans son pont et ses Terres inondées. Connais les tanières de rats des bannis, les pierres reliques et les cavernes cachées. Observe chaque sentier au-dessus et connais le passage au-dessous, le chemin secret de la cave vers la fosse au trésor. »

Je reste en paix, pendant qu'il parle. Mais ce mot de trésor ne doit pas s'échapper, et me demande d'interrompre.

« Quel est ce passage au-dessous, et comment puis-je y marcher, si tous ses accès sont secrets ? »

Il me prend de haut, me repousse du geste avec sa réponse.

« Nous avons nos pistes ourques sous la terre. Seul le Hob ou la femme-Hob connaissent leurs trajets, qui passent de main en main habile au long des temps. Beaucoup de trésors de notre art sont là-bas, mais c'est à toi de le savoir quand tu es prête, remplie d'une connaissance des sentiers plus visibles au-dessus, qui est à la mesure de ta vocation. En ce jour, il se peut bien que tu descendes et marches toi-même sur les lieux illuminés, où mes vieux pieds foulent autrefois les pentes des vers et le rocher glacé, et ne s'aventurent plus maintenant là-bas que dans mes rêves de chien. Avant ce jour, tu dois parcourir tous les chemins au-dessus, et savoir les histoires placées sur leur trajet. »

Ceci me trouble. Il semble que le vieil homme a dans son idée de me faire le traîner de long en large sur ces chemins dont il parle, ce qui ne me plaît pas, pas du tout. Et pour les histoires placées sur le trajet, celles qui sont accrochées là-bas dans le jardin de torses sont déjà connues de moi, et je n'ai pas le désir d'en savoir plus. Une pensée me frappe : comme

nous ne passons pas en vue de ces charognes sur les piquets, mon trajet de la nuit dernière doit se placer un peu à l'est de cette promenade près de la rivière, ce qui me plaît beaucoup. Continue à avancer, les feuilles sautant autour de mes pieds.

Maintenant, Olune me demande d'arrêter un moment, et me dit de regarder loin de la rivière, vers l'est où se dresse une colline, avec de la fumée blanche qui se tord en rubans depuis son sommet. C'est la colline par laquelle j'ai fait mon chemin vers le fond de vallée pris dans le marécage, en venant ici, ses feux de crête brûlant encore de jour. Au loin, à travers champs, je peux encore voir les petits hommes debout sur ce pic autour des feux. Leur chant, faible et lointain, nous arrive à chaque nouveau changement de vent, avec une voix d'un son plus strident que le reste, qui porte plus loin.

« C'est Hurna », dit le vieil homme, en caquetant et en projetant des postillons sur son fourreau en têtes de chiot. Il ne propose plus aucun autre mot, mais me demande de lever les montants et de continuer. Nos ombres se tassent sous le soleil qui grimpe. Les moments passent.

En avant et à ma droite s'étale un pré marécageux de roseaux, un bassin de lances blanchies qui a en son centre un monticule de terre durcie qui fait une bosse comme une île dans un lac de roseaux ; là, sur elle, se dresse une colline de bois, comme pour un feu. Il y a des enfants qui jouent à côté, des garçons accroupis auprès de l'un d'eux, couché sur le dos. Us le tapent et le palpent, et poussent des cris sonores.

Comme nous approchons, passant à côté d'eux, la pensée me vient que ce n'est pas un enfant qui repose entre eux, mais

une forme-de-garçon, dont ils bourrent et emplissent de paille les haillons vides pour lui donner son aspect.

« Ils préparent le garçon-cochon dans le champ du Hob, alors », dit Olune, mais il vaut mieux utiliser mon souffle à le traîner, et pas à lui demander le sens de toutes les choses de tête-folle qu'il peut dire. Continue à tirer. Les feuilles jaillissent comme des oiseaux, encore et encore, et c'est maintenant seulement, le dos presque cassé et les doigts près de tomber, que j'ai la vision du pont, là-bas à l'autre bout de ce chemin de la rivière, tout bordé de bouleaux écorcés, cendre et argent dans la lumière. Presque. Nous y sommes presque.

Le vieil homme me dit tous ses secrets juste avant de mourir, et me laisse voyager en bas dans les tunnels sous le campement, où sont des bols d'argent et des bracelets faits d'or. Dans le silence de la nuit, ce trésor est emporté plus loin sur la piste, où ma maison neuve m'attend. Ma nouvelle fortune est échangée contre des terres, des bœufs, de belles fourrures et de jolis esclaves, pour que tous ceux qui passent puissent voir sa grandeur et ses terres à bétail, et dire : « Quelle excellente femme doit vivre là. »

Ma nourriture n'est faite que des poissons les plus rares et des morceaux les plus tendres tranchés sur des jeunes bêtes. De grands guerriers peints sont placés pour veiller sur mes jours, les plus forts m'honorent la nuit et, chaque lune, mes vêt-lains m'offrent leurs remerciements et des sacs de grain. Leurs enfants dansent entre les colonnes tressées de roses de mon siège sur échasses.

Voici donc leur pont. De grands troncs noirs qui se fondent ensemble au fil des temps forment sa courbe, qui monte doucement en s'éloignant de nous jusqu'à sa bosse, au-dessus de l'écume et des profondeurs remuantes. Malgré tout mon soin à les traîner, lui et sa litière, sur les bois au sommet en bosse, le vieil homme grogne, claque de la langue et se plaint de moi chaque fois que ses os sont secoués.

Ici, sur sa pente près du bout, le pont noirci a des fissures entre les troncs. Il semble qu'il y a une petite fosse creusée sous ce côté sud du pont. Mes yeux se plissent, pour chercher à voir, mais ce qu'on distingue peut-être une fois dans le trou est parti depuis longtemps. Il n'y a que de la terre marquée de pâle, fortement éclairée à l'endroit où le soleil se faufile entre les troncs du toit sur lesquels nous passons maintenant, en continuant notre chemin.

« Arrête ici », dit Olune quand nous atteignons le milieu du pont, et il me demande de le déposer et de m'asseoir à côté de sa litière sur les troncs usés par l'eau, les flots grondant sous nous. Le froid monte me frapper le cul. Nous ne parlons pas de grand-chose. Il fait des remarques sur mes perles de verre, des étincelles bleues accrochées à leur fil de cuivre autour de ma gorge, et me demande comment elles sont faites.

C'est une surprise pour moi, la facilité avec quoi cette histoire volée tombe en cascade de mes lèvres : les feux dans le sable, couverts d'algues, vus à travers les brumes de la côte, en train de brûler. Des hommes aux mains fripées, balafrees par les flammes, qui versent le minerai et jurent quand il éclabousse,

la puanteur de barbe roussie, la brûlure dans les poumons et, après, les sables vitreux tout autour du trou de la forge devenus durs, traversés par le jus amer du goémon et des varechs, et cuivrés de bleu. Mes mots coulent, sans effort, et évoquent les filles aux cheveux emmêlés sur la plage, des jupes assombries autour de l'ourlet par le ressac, qui cherchent les perles de ciel dans les dunes frappées par le feu, comme si ces visions sont bien connues de moi.

Le vieil homme hoche la tête et sourit, et son regard se perd vers l'aval où les eaux verdies par les pierres s'éloignent en courbe parmi les champs d'orties à l'ouest. Un bateau d'écorce fend le courant là-bas, deux hommes dont les épaules roulent et font tourner le plat de leurs pagaies, un éclaboussement scintillant à chaque fois qu'elles tranchent le flot écumant. Ils s'inclinent dans un virage masqué par les arbres, sont partis.

Sur ma droite, un homme en appelle un autre, me faisant tourner la tête pour regarder là. Sur le côté le plus loin du pont, quelqu'un est accroupi pour regarder en plissant les yeux le creux arrondi et sonore sous son arche, où les ombres de l'eau aux bords déchiquetés se groupent pour former un pont fantôme, renversé sous le torrent qui le brouille.

Maintenant, la forme se lève, un homme gris au ventre rond, et appelle de nouveau quelques autres qui sont assis à partager du pain un peu plus loin sur le bord de la rivière. Ils répondent à l'homme près du pont et semblent rire de lui. Il parle de nouveau et fait un signe vers les hauts-fonds cachés sous l'arche. Un des mangeurs laisse son pain et se met debout, descendant la berge en course maladroite pour rejoindre l'autre

près du pont, où tous les deux se baissent maintenant pour regarder. Encore des cris. Un autre homme trébuche sur la pente pour venir près d'eux, et encore un autre.

C'est un jeu qu'ils jouent pour laisser de côté pour le moment leur labeur dans les fossés et les champs, ce qui ne m'intéresse pas beaucoup. Mon regard retourne vers le vieil homme vêtu de chiens, sur sa civière. Son côté tourné vers moi, son crâne est arrondi avec un bec, un oiseau gris et déplumé. L'œil le plus près de moi regarde vers rien, la flaque de son orbite gelée, blanche, par l'hiver d'Olune. Sur sa joue de cuir, une étole reprise de balafres colorées.

Il pose des questions sur mes perles : il peut se faire qu'il attend de moi des questions sur ses tatouages.

« Ces marques que tu portes sont d'un genre qui n'est pas connu de moi. Il semble qu'elles n'ont pas de raison, ni de motif. »

Il tourne son crâne d'oiseau de cadavre pour me voir avec son bon œil, en aspirant de l'air pour parler. Son haleine, un gibier chaud resté accroché trop longtemps, frappe, rance, mon visage et me fait m'écarter d'un sursaut.

« Oh, elles ont un motif, ma fille, et une raison. Ne t'imagines pas le contraire. Ce sont mes dessins de corbeaux. »

Ses dessins de corbeaux ? Les mouchetures bleues comme des vers sur son épaule, tendues d'un arc rouge de son téton jusqu'à son échine ? Son crâne en firmament, sa bajoue inscrite, ses lèvres aux coins en fougère ? Il n'y a rien ici qui ressemble à un corbeau ou à un oiseau d'aucune sorte. Que veut-il dire ?

Lever mon regard hors de ce dédale de peau, pour revenir croiser le sien et l'interroger plus avant. Il semble qu'il m'oublie. Regardant derrière mon épaule vers le bout nord du pont, seul son œil mort se pose sur le mien, voit à travers pour sortir de l'autre côté, ce qui me fait frissonner avec l'idée que je ne suis pas ici. Il est clair qu'il regarde avec attention quelque chose derrière moi. Jeter un coup d'œil et voir par moi-même.

Les hommes sont debout dans l'eau, avançant jusqu'aux cuisses pour se grouper sous le pont. Ils tendent des bâtons pour décrocher quelque chose logé là ; crient entre eux comme des petits garçons excités, en tâtonnant, en éclaboussant et en tirant : Va doucement. Hé, attention. Ça vient. Le voilà...

Gros. Gris et dansant sur l'eau, de la viande d'eau. Les jeunes hommes l'entourent. Un veau gonflé par les gaz que l'inondation a emporté, ou... ?

Une pensée soudaine est venue en moi. Les jeunes hommes attrapent solidement la créature sous les bras et tracent un sillon d'argent jusqu'à la rive, où elle est hissée en haut, ruisse-lante, vautreée nue et lourde sur l'herbe pour être vue par nous correctement.

Oh non.

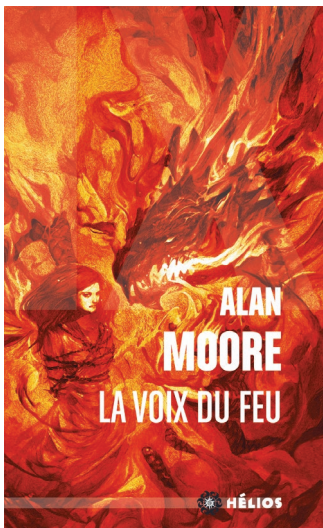
(Fin de l'extrait.)

« C'est un plaisir de lecture, et de relecture. Commencez où vous voudrez : le début et la fin sont deux bons choix, mais un cercle commence n'importe où, comme un bûcher. »

Neil Gaiman

Northampton : petite ville située au centre de l'Angleterre, habitée depuis la préhistoire et peuplée de 200 000 âmes. Dont Alan Moore.

C'est lui qui, à travers les siècles et douze récits qui s'entremêlent, en dessine une histoire faite de sorcellerie, de mensonges, de vérités et de morts. On y rencontre un homme oiseau, une sorcière, un ancien croisé traumatisé, un enquêteur romain, une nonne éclopée, un VRP et même... une tête sans corps. Autant de voix qui se mélangent dans la chaleur des brasiers.



Un autre de ces chefs-d'œuvre dont Alan Moore a le secret.

Né en 1953 à Northampton, Alan Moore a révolutionné le comics américain et le roman graphique grâce à des séries comme V pour Vendetta, Watchmen ou bien encore From Hell et La Ligue des gentlemen extraordinaires, toutes adaptées sur grand écran. Il signe ici un premier roman brillant et intelligent, et nous démontre que, quel que soit le médium, il est un immense conteur d'histoires.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 10 €

(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-917689-88-2